

Ceux de la clepsydre

Ariane Gélinas

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gélinas, A. (2016). Ceux de la clepsydre. *Moebius*, (148), 63–68.

ARIANE GÉLINAS

Ceux de la clepsydre

19 avril 2016

Chers arrière-petits-enfants,

C'est à vous treize que j'écris en cette nuit agitée, consciente qu'il est possible qu'à l'égal de votre aïeule, vous soyez dotés d'une étonnante longévité. Pardonnez ma main tremblante: le fracas dans la ruelle hérisse mes nerfs, déjà à vif. Il y a une semaine qu'ils me poursuivent...

J'ai mis des décennies à admettre l'existence de ceux de la clepsydre, tels que les appelait mon arrière-grand-père Alcide. J'étais alors une petite fille de six ans, comme toi, Laure. À l'époque, j'aimais beaucoup celui que je surnommais grand-grand-père Alcide. Il venait de fêter ses cent cinq ans. Vous imaginez, cent cinq ans! J'ignorais que je soulignerais cette année mon cent huitième anniversaire. Et qu'à cet âge impressionnant, je demeurerais dans mon appartement, me contentant de soins infirmiers ponctuels. Grand-grand-père Alcide jouissait, à l'instar de la plupart des Lacharité retraités, d'une grande autonomie. Jusqu'à ce qu'*ils* commencent à le poursuivre. À vouloir, vous m'excuserez cette image effrayante et celles à venir, se nourrir de lui. Mais vous devez absolument savoir. J'en ai été consciente, d'une certaine manière, tout ce temps. Car des membres de notre famille possèdent cette capacité de les percevoir. Même si, l'an dernier encore, je refusais les vérités qu'Alcide avait emportées avec lui sur la terre transie de la mort. Une lagune en forme de clepsydre où s'entassaient entre deux eaux les cadavres.

Quelques jours après son cent cinquième anniversaire, grand-grand-père Alcide avait commencé à délirer. Du moins, c'est ainsi que ses descendants qualifiaient son discours, convaincus de recevoir bientôt leur part d'héritage. Mais mon ancêtre s'accrochait à l'existence; entre ses draps moites de fièvre, il balbutiait des paroles furtives et hachées. Sa maladie fascinait l'enfant que j'étais. M'attirait comme m'obsède en ce moment le tumulte dans la ruelle attenante. Ce branle-bas qui heurte les poubelles et fait grincer l'escalier de secours en fer forgé. C'est pourquoi je dois impérativement vous avertir. Ne pas *les* laisser triompher encore une fois, comme le font la majorité des mourants, incapables de les voir. Ainsi, sans le savoir, mes parents ont offert Alcide en pâture à ceux qui se sustentent des longues vies.

Rapidement, mon grand-grand-père s'était aperçu que ma présence tenait en retrait ceux de la terre étroite. Ma jeunesse les gardait à distance. Il refusait que je quitte sa chambre aux fenêtres obscurcies. Il ne voulait pas que je reparte à Saint-Louis-de-France avec mes parents. Ses supplications me troublaient. Je me souviens de quelques bribes, dont j'ai clairement perçu l'importance cette semaine, quand ils ont commencé à s'intéresser à moi. Des mots dont je vous prie de tenir compte votre vie durant. Il disait, la bouche crispée en un rictus d'effroi, que « l'immortalité était possible si on parvenait à échapper à ceux de la clepsydre » et que « ceux qui se nourrissent de temps recherchent les très longues existences pour les rendre exsangues ». Impressionnée par son discours, la fillette que j'étais n'en avait pas saisi la vertigineuse portée. Mais une crainte sourde naissait dans ma poitrine.

C'est alors que j'avais entendu un grincement. Un grincement improbable que ma mère avait imputé au vent. J'avais pensé d'instinct à des griffes. Des ongles larges et coupants. Comme s'il avait perçu la menace de manière décuplée, grand-grand-père Alcide s'était redressé avec toutes les forces que la fièvre ne lui avait pas dérobées. Si vous l'aviez vu, dans son pyjama fripé, dont il ne s'était pas départi depuis trois jours. Il pétrissait ses mains craquelées l'une contre l'autre à la hauteur de son visage contracté par les tics. Sa couronne de cheveux blancs était hérissée, ses

yeux, écarquillés... Aussi vite qu'il pouvait, il avait fermé la porte de sa chambre et avait tendu la chaînette en respirant bruyamment, avec des gestes saccadés. Le regard vitreux, il m'avait attirée jusqu'au bord du lit, puis m'avait pressée contre son torse. Son haleine médicamenteuse m'avait fait grimacer tandis qu'il disait : « Il faut me protéger, Arthimise, de ceux qui résident sur la terre étroite. Je les entends, dans la rue, en bas de la maison. Sans cesse, ils *quêtent* des sursis. Et moi, et moi, si vieux, je suis une proie de choix. »

Pétrifiée par les propos de mon grand-grand-père, qui avait toujours été d'une grande douceur et d'une indéniable lucidité, je n'avais rien osé rétorquer. Peu à peu, la poigne d'Alcide s'était desserrée. Sa respiration était devenue moins irrégulière. Mais il refusait que je m'éloigne de lui, de se séparer de moi malgré les coups que mon père, qui n'avait jamais beaucoup aimé Alcide, assénait à la porte close. Je me rappelle qu'il hurlait : « Sors de là ! Si tu ne sors pas tout de suite avec ma fille, je vais venir la chercher moi-même. »

Sans esquisser le moindre mouvement pour lui obéir, mon ancêtre me regardait, solennel. Comme j'aimerais tous vous regarder en ce moment même, afin de vous confier les meilleurs moyens de leur échapper. Hélas, vos parents ne me laisseraient pas faire ; ils diraient, comme ses descendants au sujet d'Alcide : « L'âge altère ses pensées, c'est normal, après toutes ces années. » Ainsi, je n'ai d'autre choix que de me satisfaire de cette lettre pour vous avertir. La déposer à votre intention, avec mon testament, sur la table de la cuisine. Je ne peux courir le danger de la poster, de fouler la rue où ils rôdent, prédateurs patients et redoutables. Car vous devez à tout prix apprendre comment les retenir, contrairement à ma fille unique et à ceux de mes petits-enfants qu'ils ont emportés. De quelle manière agir lorsque, centaines, vous croiserez pour la première fois une mendicante couverte de haillons de dentelles, la clocharde faite en deuil. Il me faut me dépêcher de vous expliquer : je les entends grincer dans l'escalier de secours, érafler les clous sur les fenêtres que j'ai placardées.

Vous vous doutez que je ne suis pas parvenue à secourir Alcide. La sonnette de l'entrée avait alors retenti. Mon père avait cessé ses coups sur la porte avec un juron. Toujours

blottie contre mon aïeul dont le parfum acidulé me piquait les narines, j'avais retenu mon souffle. Des bruissements avaient succédé à cette interruption. Spontanément, j'avais pensé à des rideaux repoussés par le vent. Puis ma mère, de nature craintive, avait dit : « Tu vois bien qu'il n'y a personne dehors, Marcel, tu peux refermer. » Mon grand-grand-père n'était pas d'accord. Blafard, il serrait les draps entre ses poings. La chaînette ne résisterait pas longtemps...

Mon père avait repris ses assauts sur le battant. Un long craquement avait ébranlé la chambre. Grand-grand-père Alcide m'avait pressée de toutes ses forces contre lui, sous le regard désapprobateur de mes parents. Le vieil homme bafouillait des « non, non » indistincts. Il fixait un espace derrière mon père, dans l'entrebâillement. La mendicante faite en deuil s'y trouvait ; elle le dévisageait avec une avidité non dissimulée. Vous la reconnaîtrez quand vous la rencontrerez, à ses longs gants et à ses étoffes de dentelle, qui recouvrent sa peau elle-même constituée de broderies.

Il était trop tard pour mon aïeul. Mon père m'avait arrachée à l'étreinte d'Alcide. Ma mère gémissait, lui demandant d'une voix faible de rester courtois avec le membre de sa famille qui se mourait. Et moi, je pleurais, les yeux écarquillés d'épouvante face à la mendicante. Ses habits de dentelle froissaient en une vague les couvertures du lit défait. Une onde opaque était entrée dans la bouche de mon ancêtre avant d'y disparaître. Puis quelques gouttelettes de sang avaient perlé sur ses lèvres, maculé son menton comme des pétales arrachés. Je n'avais jamais cru qu'on puisse être aussi livide. Le regard délavé, démuné du moindre souvenir.

Les poings de mon grand-grand-père s'étaient desserrés. Ma mère avait voilé mes yeux de sa main. Mais j'avais eu le temps de *voir*, bien que j'aie mis des décennies à *comprendre* ce qui s'était passé. Bouleversée, je m'étais d'abord laissé convaincre par mes parents que la sénescence avait gagné l'esprit d'Alcide. J'étais une petite fille tellement imaginative. Je devais avoir rêvé, la tristesse m'ayant fait inventer cette mendicante aux chairs de damas superposés. Celle qui rôdera, un jour ou l'autre, près de votre domicile. Vous la verrez assise dans une ruelle, drapée dans ses lourds habits, un voile de deuil dissimulant son visage.

Contrairement à moi, vous ne serez pas dupe comme je l'ai été presque toute ma vie. Non. Vous pourrez échapper à l'emprise de ceux qui se nourrissent de choses anciennes. Découvrir des moyens de les retenir, comme ces mèches de cheveux, morceaux morts de mon corps qui les égarent. Chevelure avec laquelle j'ai calfeutré les contours des fenêtres, jusqu'à dénuder complètement mon crâne. Car ils me veulent vivante. Ils ne se contenteront pas de parcelles exsangues de moi-même. Ils ont si faim de ma longue existence, denrée dont ils ont rarement l'occasion de se sustenter. De tous ces souvenirs intacts dans ma mémoire.

Je ne les laisserai pas triompher. Je veux vous protéger. Que vous couriez vous enfermer à double tour quand vous croiserez une première fois la mendicante au détour d'une ruelle. À moins qu'il ne s'agisse d'un clochard ; leurs incarnations sont multiples. Vous ne devez pas douter : il ou elle viendra de cette terre étroite et décolorée en forme de sablier. Alors, vous lutterez, avec cette ténacité propre aux Lacharité. Faites de l'immortalité une possibilité. Ne laissez pas entrer les endeuillés. Ne leur permettez pas. Résistez aux appels éperdus venant de l'arrière-cour. Ne vous dirigez pas vers une fenêtre pour voir si l'un des rôdeurs se tient sous un lampadaire, entre une voiture remisee et un conteneur. Et, contrairement à moi, n'oubliez pas de garder des cheveux pour calfeutrer la porte de secours. Car plus ils sont affamés, plus ils déploient d'ingéniosité pour trouver un moyen d'entrer.

Je sens déjà les grains de sable érafler mes paumes. Mes pas fouler cette lagune interminable où les cadavres s'amasent, au gré des tic tac.

